

Architecture: théorie et pratique: conditions et propriétés

Autor(en): **Füeg, Franz**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Ingénieurs et architectes suisses**

Band (Jahr): **107 (1981)**

Heft 11

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-74331>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Architecture: théorie et pratique

Conditions et propriétés

par Franz Füg, Lausanne

1. Quelles exigences la théorie doit-elle satisfaire?

1.1 *Suppositions et conditions de base*

Une théorie énonce toujours quelques hypothèses et doit remplir certaines conditions de base. Il convient de nommer deux de ces hypothèses et deux conditions:

Toute théorie est basée sur la supposition que tout événement est fonction d'une ordonnance qu'il s'agit de découvrir.

La théorie se nourrit toujours d'une réalité, même si elle est spéculative ou utopique et n'a qu'une vague relation avec la réalité.

La théorie et la pratique doivent être basées sur la réciprocité. Si la théorie n'influe pas sur la pratique, elle manque son effet, ou alors sa validité doit être remise en question. Si la pratique manque d'interpénétration théorique ou si elle n'applique sciemment aucune théorie, elle est dépourvue de réflexion systématique relative à ce qui se fait en pratique.

Afin qu'une théorie soit de quelque utilité au lecteur, il faut qu'elle soit compréhensible et puisse être reconstituée par le raisonnement. Cela est valable même pour des utopies ou des analogies exprimées sous une forme poétique.

1.2 *Définition*

Aristote dit que le *bios theoretikos* est la vie orientée vers «la considération réfléchie des choses». De nos jours, la théorie scientifique est considérée comme la plus sûre et la plus juste. Elle admet comme unité de savoir scientifique celle à l'intérieur de laquelle les réalités, modèles et hypothèses sont reconnus dans leur subdivision en règles générales et leurs relations explicites. Chaque connaissance est toujours empreinte d'un peu d'indécision et de probabilité. Avec chaque réalité concluante, la théorie devient plus positive alors que chaque réalité contradictoire la rend moins positive.

Pour qu'une connaissance scientifique soit possible, elle doit obéir à des règles définies. De ce fait, avant de nous pencher sur les propriétés de la théorie d'architecture et sa relation avec la pratique, il convient d'énoncer quelques fondements et exigences de la théorie de la connaissance. Pour ce faire, je me réfère à l'«Introduction à la théorie de la connaissance et de la science» de Werner Leinfellner, Mannheim 1965, 11-23.

Sa connaissance est importante, parce qu'elle est l'approche du réalisme exigé de chaque théorie.

La théorie de la connaissance est une discipline partielle de la philosophie. La question primordiale est: Comment la connaissance est-elle possible?

1.3 *Quatre formes de connaissance*

La théorie de la connaissance distingue de nos jours quatre formes de connaissance:

- les rapports de l'homme avec le monde: la connaissance du vécu quotidien,
- la connaissance esthétique du monde et l'expérience du monde,
- la connaissance appréciative du monde (respectivement la théorie de l'action et de la décision) et
- la connaissance scientifique du monde intérieur et extérieur.

La représentation esthétique du monde peut être considérée comme une connaissance originelle. Il n'est pas inhabituel de parler de connaissance esthétique du monde, parce qu'avant même que l'homme ait pris scientifiquement conscience du monde, il l'a perçu de manière mythique et esthétique (et il le fait encore actuellement!).

La forme la plus compliquée de la connaissance du monde est celle de la

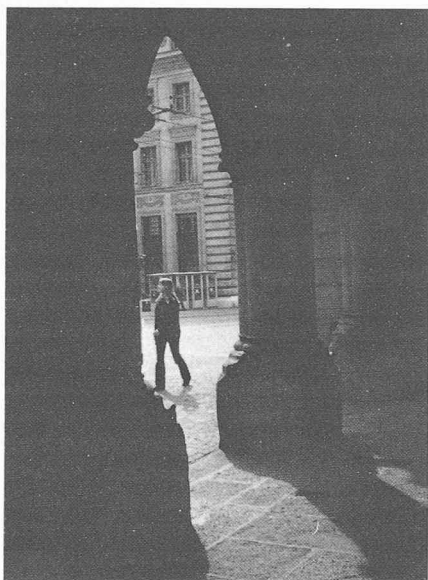
perception du vécu quotidien. Elle est le plus souvent un mélange complexe de perception esthétique, de systèmes de valeurs et de connaissance scientifique. Une connaissance appréciative est acquise quand des objets, des choses, des relations peuvent être appréciés et l'appréciation ordonnée en un système de valeurs cohérent.

1.4 *Représentation symbolique*

L'objet qui doit être reconnu est représenté par des formes symboliques et cohérentes. Il y a une représentation symbolique par le langage et les concepts (le langage étant appliqué également à des formules mathématiques et des graphiques), et une représentation symbolique par des couleurs, des gestes etc. La représentation a en général besoin d'un espace de représentation qui peut être un espace euclidien, un espace de jeu théorique etc.

Une théorie méthodique de la connaissance doit faire la distinction entre les différentes relations avec le monde si elle veut procéder analytiquement. Non seulement un mélange des formes de connaissance énoncées, mais avant tout l'idée que seul le vécu quotidien et l'expérience du monde, telles des intuitions ou des évidences, soient déjà la connaissance, constitueraient un obstacle à une théorie méthodique de la connaissance. Tant que l'on ne représente pas symboliquement le vécu esthétique, les perceptions et les valeurs par l'une des manières indiquées, l'on ne peut parler de connaissance. Dans son *Théétète* (en grec *Theaitetos*) Platon répond à la question: «Qu'est-ce que c'est, la connaissance?» de manière analogue: «Si quelqu'un avait une idée juste de quelque chose, sans explication, son





âme serait en possession de la vérité, mais elle ne la reconnaîtrait pas. Car celui qui ne peut répondre et expliquer est sans connaissance sur le sujet» (202 b-c).

La représentation par des notions symboliques se réalise de nos jours sous une forme parfaite des théories, de leurs différents paliers préliminaires, des hypothèses et des hiérarchies des hypothèses. On peut considérer la forme des théories comme un organe de la connaissance scientifique qui trouve une application féconde, non seulement dans le domaine des sciences naturelles, mais aussi en psychologie, en économie, en sciences sociales, entre autres. La possibilité d'un contrôle sévère n'est donnée que pour des théories et leurs paliers préliminaires.

1.5 Conditions primitives de la connaissance scientifique

La connaissance scientifique pose quatre conditions impératives primaires:

- la condition impérative anthropologique (pragmatique),
- la condition impérative de la représentation par le langage et les notions,
- la condition impérative de processus et
- la condition impérative de jeu théorique (condition impérative de la connaissance théorique optimale).

Les conditions impératives sont des conceptions qui engagent, par exemple celles d'un artisan, avant qu'il passe à la réalisation d'un plan.

Ce n'est pas uniquement le travail de l'artisan qui est un processus de réalisation; la connaissance aussi peut être considérée comme une réalisation. C'est l'homme qui réalise le travail créatif de la connaissance, et la connaissance est à nouveau profitable à l'homme. De ce fait la première condition impérative de la connaissance est celle qui profite à l'homme, alors qu'il est son créateur de même que des méthodes.

Ce n'est qu'au moment où le résultat du processus de la connaissance apparaît sous une forme de notions de langage («langage» à nouveau compris dans le sens le plus large) qu'on peut le contrôler de manière judicieuse sur la base de critères opérationnels, c'est-à-dire de critères utilisables par l'homme. Bien que Platon connût déjà cette condition impérative de la représentation par les notions de langage, la condition ne prit de l'importance qu'avec l'évolution de la logique formelle moderne et avant tout avec le «*Tractatus logico-philosophicus*» de Wittgenstein.

L'Ecole de Copenhague de physique quantique a mis en évidence le fait que la connaissance des sciences naturelles se fonde sur un dialogue sans fin de l'homme avec la nature. Le début initial de la connaissance s'opère par la cognition des perceptions; ensuite on évolue vers la représentation théorique par les concepts et on revient vers l'expérience, parce que les constructions théoriques doivent être confirmées par l'empirisme. Pour cette raison, la condition impérative du processus se fonde sur la cognition que l'épistémologie est toujours dépendante des expériences et constitue de ce fait un processus autoguidé.

La condition impérative de jeu théorique — ou la condition impérative de la connaissance théorique optimale — se fonde sur la connaissance qu'il n'existe aucun savoir absolument sûr et valable pour tous les temps. Le savoir acquis par le jeu de la connaissance est de ce fait à chaque fois uniquement un savoir optimal; il en est de même en ce qui concerne les méthodes et les théories du savoir théorique. Le but du jeu n'est pas celui de gagner le jeu dans l'absolu — du point de vue de la théorie du jeu —

mais celui de trouver des stratégies permettant d'aboutir à des solutions optimales.

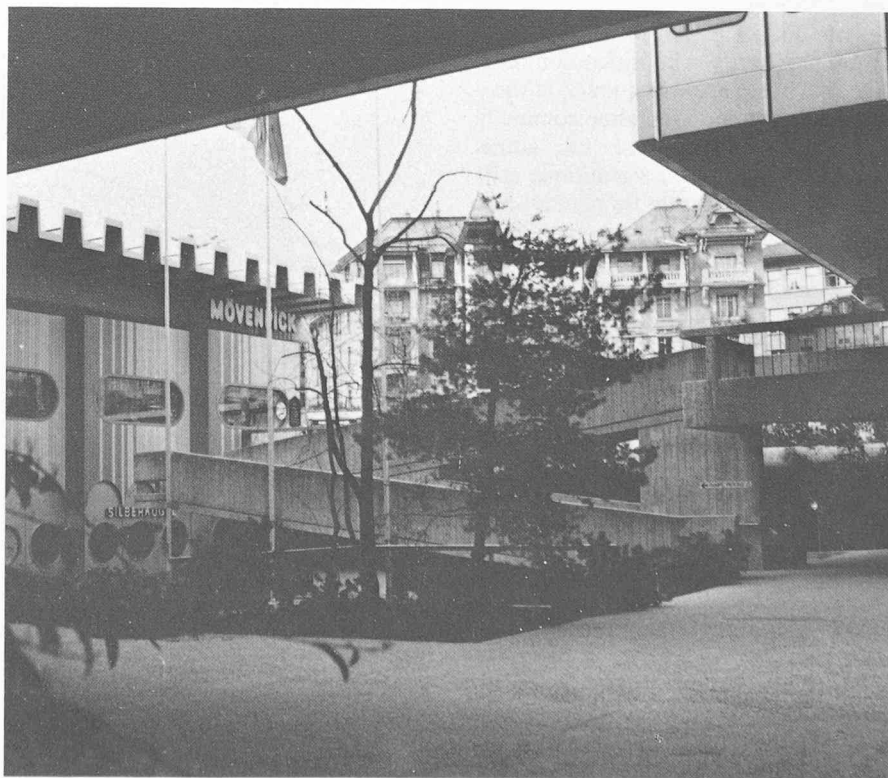
1.6 Théories non scientifiques

Malgré le fait que la théorie scientifique soit considérée comme étant la meilleure, la plus sûre et la plus exacte, je ne voudrais pas négliger l'importance d'autres formes de connaissance. Ainsi un écrit poétique sur l'architecture d'un important écrivain peut contribuer bien davantage à la connaissance que maint travail scientifique. Il ne s'agit là nullement d'une méfiance face au raisonnement logique, mais d'un avis se basant sur le fait que l'homme possède d'autres aptitudes, le consacrant en tant qu'être capable de se faire une opinion. De plus — pour parler comme Hans Magnus Enzensberger — «nos cauchemars et nos rêves euphoriques collectifs [...] ont autant, probablement davantage de poids que nos théories et analyses» (Kursbuch 52). D'ailleurs, qui oserait nier que de tels rêves ne puissent guère avoir de l'importance pour l'architecture et influencer notre connaissance!

2. Quels sont les objets de la théorie d'architecture?

Les objets de la théorie d'architecture sont tous ceux concernant l'architecture. Que cela signifie-t-il?

L'architecture n'est manifeste que par l'ouvrage; l'ouvrage est le «support» de l'architecture. De ce fait tout ce qui a trait à l'ouvrage — que ce soit une maison, une place, une rue, un village, une ville — ainsi que leur édification, transformation et démolition, peut être l'objet d'une théorie d'architecture, pour



autant que cela soit relatif à des problématiques architectoniques.

L'ouvrage et son aspect architectonique ne sont cependant pas créés pour eux-mêmes, mais pour satisfaire ou stimuler des besoins humains. L'architecture est perçue par l'homme au moyen de l'ouvrage. De ce fait, toute interdépendance manifeste de l'homme et de l'architecture peut être un objet de la théorie d'architecture.

Mais c'est également le cas pour toute activité ayant comme but de créer de l'architecture, en premier lieu naturellement le travail de l'architecte, et évidemment celui de tous ceux qui contribuent à créer l'architecture, à l'exprimer et à l'influencer.

Les principaux objets de la théorie d'architecture sont par conséquent l'ouvrage en tant que «support» de l'architecture, ou en d'autres termes:

- l'ouvrage en tant qu'objet de l'architecture,
- l'interdépendance de l'architecture et de l'homme, ou en d'autres termes:
- l'homme en tant que sujet de l'architecture,
- l'activité de ceux qui influencent et créent l'architecture.

3. Situation de la théorie d'architecture

La théorie d'architecture ne possède pas de méthodes de travail et de modes de connaissance qui lui sont propres, à elle seule; elle est en permanence dépendante du savoir acquis dans d'autres disciplines, outre le savoir inhérent à l'architecture. Rien que l'énumération de ces disciplines, sur lesquelles une théorie d'architecture exhaustive devrait prendre appui, démontre le vaste éventail de problématiques qui se posent:

- les sciences naturelles,
- les mathématiques, particulièrement la géométrie,
- les sciences techniques, essentiellement la technique de la construction,
- les sciences humaines, comme la médecine, spécialement la physiologie, la psychologie, spécialement la psychologie de la perception,
- l'esthétique formelle,
- la sociologie,
- la philosophie, particulièrement l'éthique et l'esthétique philosophique,
- le droit, spécialement le droit privé et la réglementation de la construction,
- l'histoire culturelle, l'histoire de l'art et de l'architecture, l'histoire de la politique et de la technique,
- les sciences économiques,
- l'écologie.

On trouvera facilement d'autres disciplines scientifiques manquant dans cette

énumération. Il est évident que tout travail de théorie d'architecture ne doit pas forcément parvenir à des connaissances dans chacun des domaines énumérés: mais j'imagine mal une théorie d'architecture se voulant exhaustive qui pourrait s'en passer.

Contrairement à une assimilation systématique du savoir dans toutes les autres disciplines enseignées dans les hautes écoles, les théories scientifiques ne sont que rudimentaires en architecture. Aucune n'est acceptée par une majorité, ne serait-ce que partiellement. Il y a plusieurs raisons à cela: la somme de savoir existante dans d'autres disciplines et utilisable en théorie d'architecture est trop grande.

En règle générale, les architectes ne sont pas formés pour un travail scientifique. De ce fait ils exploitent mal, dans leur propre branche, ce savoir disponible.

La prise de conscience des architectes est développée essentiellement dans ces domaines où des connaissances exactes font défaut. Je nommerai la psychologie de la perception visuelle, qui n'offre encore que des rudiments de théorie utilisables.

La création d'architecture n'est pas une activité scientifique, parce que ses produits ne sont jamais dans toutes leurs parties sans contexte «faux» ou «justes», mais ne peuvent le plus souvent être optimaux que dans certaines limites. D'autre part, elle ne peut être une activité scientifique pour des raisons de temps, parce que le savoir disponible est si important qu'il ne peut être utilisé que dans de petites proportions en fonction des contraintes de temps.

L'effet produit par l'architecture sur l'homme peut, certes, être constaté de manière normative et par les statistiques. Mais cet effet est individuellement

souvent très varié et, de plus, il diffère chez chaque individu selon son état d'esprit du moment.

«L'ouverture totale à toutes les formes architecturales», comme dit Jürgen Jödicke, ne permet plus de traiter les problèmes formels de l'architecture avec la même assurance que celle encore possible au 19^e siècle.

Tout cela signifie que la théorie d'architecture, essentiellement dans son rapport homme-architecture, est également tributaire de la spéculation. C'est fort bien ainsi, tant qu'on ne considère pas la spéculation comme une chose négative, mais comme une performance particulièrement créatrice, conduisant à de nouvelles connaissances, et pour autant que ces dernières ne sont pas en contradiction avec des connaissances scientifiques sûres. (De nos jours, en philosophie, on comprend la spéculation comme un moyen méthodologique formel dans la théorie modèle et pour l'émission d'hypothèses). Certes, de telles connaissances acquises par la spéculation sont plus rapidement dépassées par les courants culturels que les connaissances scientifiques.

On ne peut s'attendre que de nos jours, comme ce fut encore le cas au 19^e siècle, une théorie d'architecture universelle soit élaborée. Si un génie universel, ou un groupe réussissait dans une telle entreprise, le résultat en serait sans doute dépassé par le progrès dès son achèvement.

4. A quoi sert la théorie d'architecture?

Au début, il a été dit que la théorie et la pratique doivent être basées sur la réciprocity. La pratique présente cependant de multiples facettes et répond à de





nombreux besoins; par conséquent, les contenus et l'application d'une théorie d'architecture sont variés.

La théorie peut être tout simplement au service de la culture générale, de la compréhension générale d'une chose. Le lecteur d'une théorie d'architecture est alors, à part l'architecte, n'importe quel intéressé. La théorie n'a alors pour ce dernier aucune action directe sur la pratique. Mais, dans une cause de prime abord incertaine, à un moment incertain, elle peut, partiellement ou en tant qu'ensemble, exercer une influence pratique: pour l'occupant d'une maison, pour le membre d'une autorité, d'un parti politique ou le promoteur d'une initiative populaire, pour un maître de l'ouvrage, un ingénieur et, précisément, pour un architecte.

La théorie influencera toujours le travail de l'architecte, qu'il l'ait assimilée par une étude approfondie ou que la théorie ait pénétré en lui par l'observation d'exemples, qu'elle soit présente à son esprit au moment de la conceptualisation d'un projet ou qu'elle ait sombré dans l'inconscient en agissant par l'intuition.

Selon la tâche à accomplir, l'architecte appliquera des théories empruntées à divers domaines de connaissances et, selon les cas, il les appliquera à divers stades du processus de déroulement de son travail. Mais l'action sera toujours précédée d'une projection théorique plus ou moins importante, consciente ou inconsciente, de la tâche à accomplir. L'action a différents objectifs, par exemple le lancement d'un programme de concours d'architecture, l'élaboration de directives pour la planification d'un quartier ou d'un projet de construction. Pendant l'action, l'architecture évaluera son travail au moyen de théories; ainsi

les théories deviennent un moyen de contrôle.

Une fois l'ouvrage érigé, l'architecte laissera à l'opinion publique le soin de juger de la valeur de son œuvre, à moins qu'il n'en fasse lui-même une appréciation critique en vue de travaux futurs. Chaque nouvel ouvrage architectural est partie intégrante d'une théorie d'architecture en évolution permanente. L'ouvrage et ses utilisateurs sont le matériel sur lequel le théoricien et l'architecte peuvent vérifier comparativement leurs théories, en les modifiant sur la base de leurs opinions et des réactions d'autrui.

A cet endroit il convient de mettre l'accent sur l'importance de la théorie d'architecture pour une analyse critique de l'architecture.

La théorie d'architecture occupe sans aucun doute une place prépondérante dans les écoles où est enseignée l'architecture. Une place devrait également être faite, plus que cela n'a été le cas jusqu'à présent, à l'enseignement de théories relatives à l'activité des architectes.

5. La théorie dans la pratique

Une des caractéristiques du travail architectonique est que la théorie d'architecture ne peut jamais être traduite en œuvre en tant qu'ensemble par une dérivation directe et sans conteste. Je vois deux raisons à cet état de fait.

La première est que l'architecte a — au sens mathématique du terme — plusieurs fois une infinité de possibilités d'élaborer une œuvre architectonique. Même au moyen d'un ordinateur il ne serait pas possible de convertir de manière cohérente tout le savoir en un

ouvrage; un tel processus échouerait à coup sûr, faute de temps.

L'autre raison réside dans le fait qu'une telle masse de savoir ne peut jamais, sans entraîner des contradictions, être convertie en un ouvrage. Le résultat ne peut être que rarement en parfaite concordance.

Ce qui précède est cependant valable, de manière inégale, face aux différents aspects d'un ouvrage architectural. La théorie présente une possibilité d'application d'autant plus directe qu'elle est simple et vraisemblable; inversement, plus elle est complexe et plus elle comporte de faits contradictoires, plus il est difficile de la réaliser.

Des données issues des lois naturelles de la physique, de la chimie et de la géométrie ainsi que celles issues d'exigences à la résistance de la qualité technique sont d'une réalisation relativement directe.

Les exigences de confort physiologique (lumière, chaleur, humidité de l'air, acoustique, mesures conditionnées par l'ergonomie), d'économie et d'énergie ne sont qu'en partie réalisables directement. La «solution théoriquement juste» se situe à l'intérieur de valeurs limites souvent variables.

Les conditions fonctionnelles et en premier lieu psychologiques et sociales, comme celles de nature physiologique, ayant un lien étroit avec tous les problèmes relatifs à l'homme, ne peuvent en général être réalisées directement.

Chaque œuvre architecturale présente des cas où il n'est pas possible de trouver une solution en même temps à deux ou plusieurs exigences, du fait qu'une des exigences exclut l'autre, par exemple pour des raisons de géométrie de l'espace. L'architecte, de même que ses collaborateurs sont forcés de choisir et de ce fait d'exclure. L'architecte est contraint d'agir selon une ordonnance subjective de valeurs. En d'autres termes un programme ou un projet ne peut jamais être le résultat de critères purement objectifs; beaucoup d'aspects, souvent essentiels de l'ouvrage, doivent obéir à des jugements subjectifs selon la nature des choses, donc pour des raisons objectives.

Une théorie qui prétend vouloir donner des directives exactes pour l'architecture non seulement nie le fait que cette dernière, au stade de la création, présente une infinité de possibilités, mais néglige préalablement de considérer que le sujet de l'architecture, donc l'homme, n'est pas une entité définissable sans équivoque.

Les architectes qui tentent d'appliquer à la lettre une théorie à l'architecture — qu'on nomme cette théorie philosophie, idéologie ou anthropologie — tombent dans le piège d'un académisme, d'une alphabétisation bêtifiante. Par contre, les théories sont un excellent organisme de contrôle avant et après chaque phase

de conceptualisation du projet, ainsi que pour les ouvrages achevés.

Je ne vois pas uniquement la signification primordiale de la théorie dans l'enrichissement du savoir, mais aussi dans le développement de la prise de conscience. Ce développement de prise de conscience a peut-être une importance plus grande pour l'architecte que la seule acquisition de savoir pur. La prise de conscience se fait moins par l'apport de savoir ponctuel que par la connaissance des interdépendances.

Arrivé à ce point j'aimerais exposer une idée peut-être difficile à comprendre pour une personne non initiée — ou seulement initiée en partie — à la conceptualisation d'un projet, idée que rejettera celui qui n'admet que l'action rationnelle. Dans un projet d'architecture, on devrait pouvoir «oublier» la majeure partie du savoir spécifique. C'est, à mon avis, la seule possibilité de réussir créativement le processus de synthèse qui n'est autre que la production d'architecture, alors qu'il y aurait, en fait, à penser à mille et une choses. Je ne suis pas à même de décrire ce processus d'oubli, je sais seulement par ma propre expérience qu'il peut se réaliser. Verdi, à un âge avancé, s'est exprimé de manière analogue sur ce phénomène de l'«oubli». Pressé par son librettiste Boito de composer un opéra bouffe, à savoir «Falstaff», Verdi écrivit à son éditeur: «Je ne fais rien et ne sais rien dans aucun domaine [...]. Je ne parlerai pas de musique, parce que je ne me souviens plus d'aucune.»

Toutefois, peut seulement oublier celui qui sait. Le savoir et l'expérience réfléchie s'effacent manifestement par l'oubli dans l'inconscient. Peut-être est-il plus juste de dire — plutôt qu'inconscience — «état crépusculaire du conscient». Cela signifierait que le savoir et l'expérience sont toujours latents, pas dans un état de réflexion rationnelle, mais plutôt, de manière imagée, «sous la peau», «dans le sang». Sans savoir et sans expérience il n'y a rien à oublier, à part ce qui est inné, n'ayant «rien sous la peau», «rien dans le sang». C'est la raison pour laquelle la connaissance exacte de théories est capitale.

Le fait de contrôler le projet, son programme, l'ouvrage projeté après chaque phase de la conceptualisation à l'aide de théories, par nos capacités rationnelles, constitue à chaque palier de l'activité d'un architecte en quelque sorte un pas franchi, en précédant un autre.

«Praxis» est le mot grec pour action, activité. Une théorie d'architecture exhaustive doit toujours être une théorie orientée vers l'action. Un traité de Guido Küng («L'homme en tant que personne agissante», Neue Zürcher Zeitung 269, 1978, p. 68) sur l'œuvre philosophique de Karol Wojtyła donne une excellente définition de l'homme agissant: L'action humaine donnant accès à



l'expérience concrète ne peut être comprise dans sa spécificité que si on la comprend en tant qu'action d'une personne inspirée par le sens de la responsabilité et les sentiments. Wojtyła distingue un sens attributif (donc essentiel) et un sens substantif de la prise de conscience. Il y a d'une part la prise de conscience que nous avons de nos actions, du monde et de nous-mêmes, et d'autre part l'action consciente. La prise de conscience substantive est autant le vécu que son reflet. Le reflet ne doit cependant pas être confondu avec un acte objectivé de la connaissance, parce que les actes de la connaissance sont ceux d'une personne agissante. Seul l'homme en tant qu'être entier, et non la prise de conscience elle-même, peut être un sujet agissant. Le reflet du vécu n'est pas un palier préliminaire de la cognition, mais une suite des précédents actes de la connaissance. La prise de conscience ne doit pas son contenu à sa propre activité de cognition, mais elle accueille, intègre dans notre moi intérieur ce qui a été assimilé par la connaissance agissante sous forme de savoir explicite. Existe-t-il une meilleure description de l'interdépendance de la théorie d'architecture et de l'architecte en tant que personne agissante? Ce sont en tous cas des réflexions que l'on ne trouve nulle part dans la philosophie moderne, pour autant que je la connaisse; même Adorno n'a jamais formulé cela aussi clairement.

6. La pratique en tant que théorie

Pour conclure, j'aimerais encore parler d'un aspect propre à presque chaque activité de l'architecte. Quand on parle de son travail de projet, on dit: «il construit». En réalité son activité, son travail est pratiquement presque toujours théorique. Il ne met jamais lui-même la main à la pâte. Il développe des concepts de construction et donne des directives pour l'exécution des travaux de même que pour le contrôle du chantier en lieu et place du maître de l'ouvrage.

En plus du langage écrit et parlé, il se sert de langages formalisés sous forme de chiffres et, en premier lieu, du dessin sous forme de plans. Par le plan et tous les chiffres et descriptifs qu'il comporte, l'architecte parvient à représenter une réalité qui doit être comprise sans erreur possible. Si le plan sert à l'édification d'une maison, il anticipe théoriquement sur la réalité de la maison.

Le plan et son élaboration tiennent compte d'une quantité de conditions impératives de la connaissance scientifique. Le plan et, par lui, la théorie sont réalisés par l'homme et créés pour l'homme. Le plan est la représentation symbolique par des notions de langage et en même temps l'espace de représentation. Le plan se nourrit du vécu quotidien. Des connaissances appréciatives précèdent le plan; il est basé sur des ordonnances de valeurs. Le plan est une condensation de connaissances scientifiques. Il remplit les exigences formulées par des critères opérationnels; le plan doit représenter une solution optimale. La théorie du plan doit pouvoir être reconstituée et, de ce fait, est contrôlable par l'expérience, une fois que l'œuvre est devenue réalité.

C'est pourquoi, au lieu de parler de théorie et de pratique en architecture, il serait plus juste de parler de théorie générale et de théorie spécifique, car une majeure partie de l'activité d'un architecte consiste, en fait, à créer des théories spécifiques, ne servant pas uniquement la cause de la planification, de la projection et de la construction, du calcul, de la description et du dessin, mais également celle des relations avec le maître de l'ouvrage, les utilisateurs, les spécialistes, les autorités, les exécutants et les artisans.

Adresse de l'auteur:

Franz Füg, professeur
Département d'architecture de l'EPFL

Les photos choisies par la rédaction pour illustrer l'article ci-dessus sont extraites d'une série: Architecture lausannoise: coupe en travers, par Dédale (inédit).